

LE PAYS DE L'ALCOOL

Du même auteur

DERNIERS TITRES PARUS

La Mélopée de l'ail paradisiaque

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Messidor, 1990, nouvelle traduction Seuil, 2005, Points n° 2025

Le Supplice du santal

roman, traduit par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2006, Points n° 2224

Le Chantier

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Scandéditions 1993, nouvelle traduction Seuil, 2007, Points n° 2670

La Joie

nouvelle, traduite du chinois par Marie Laureillard
Philippe Picquier, 2007

Quarante et un coups de canon

roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, 2008

La Dure Loi du Karma

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2009, Points n° 2460

Grenouilles

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2011, Points n° 2900

La Belle à dos d'âne dans l'avenue de Chang'an

récits, traduits du chinois par Marie Laureillard
Philippe Picquier, 2011

Le Veau, suivi de Le Coureur de fond

nouvelles, traduites du chinois par François Sastourné
Seuil, 2012

MO YAN

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

LE PAYS
DE L'ALCOOL

TRADUIT DU CHINOIS
PAR NOËL ET LILIANE DUTRAIT

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

CE LIVRE EST ÉDITÉ SOUS LA DIRECTION DE VINCENT BARDET

Titre original : *Jiuguo*
ISBN première publication : 7-5404-1031-0
Éditeur première publication : Hunan wenyi chubanshe, 1993
© 1993, Mo Yan

ISBN : 978-2-02-029373-0

© Mars 2000, Éditions du Seuil, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« En cette époque romantique et débridée, mes frères, ne jugez pas votre propre frère. »

Épitaphe pour Ding Gou'er.

Chapitre 1

I

A bord d'un camion Libération, Ding Gou'er, inspecteur auprès du parquet suprême, roulait vers la mine de charbon de Luoshan, dans la banlieue, pour mener une enquête très spéciale. Tout au long de la route, il avait réfléchi si fort, à s'en faire enfler le crâne, que sa casquette couleur café, pourtant trop large – un cinquante-huit de tour de tête –, s'était mise à le serrer de manière insupportable. Contrarié, il l'arracha ; son rebord était imprégné de transpiration et elle exhalait une forte odeur de graisse. Une odeur inhabituelle. Un peu écœurante. Il se pressa la gorge de la main.

La route était creusée de fondrières qui ralentissaient la marche du camion dont les amortisseurs lançaient de terribles grincements. La tête des occupants de la cabine ne cessait de cogner contre le plafond, et le chauffeur injuriait à la fois la route et les hommes ; ces paroles très grossières, sortant de la bouche d'une assez jolie femme, relevaient de l'humour noir. Il ne put s'empêcher de lui jeter un regard. Elle était vêtue d'un bleu de travail d'où dépassait un col de chemise rose qui protégeait son cou tout blanc ; ses yeux noirs lançaient des éclairs verts, ses cheveux coupés court étaient épais, sombres et brillants. De ses mains couvertes de gants blancs, elle maniait le volant avec des gestes amples, appréhendant les distances d'une manière presque exagérée pour tenter d'éviter les trous ; quand elle braquait vers la gauche, le coin de sa bouche se déformait à gauche ; quand elle braquait vers la droite, il grimaçait à droite. Elle tordait ainsi sa bouche dans tous les sens et plissait son nez où perlaient des gouttes de sueur. En considérant son front court et son menton solide, il estima que c'était une femme mariée

– une femme qui avait déjà eu une vie sexuelle. Il ressentit une irrésistible envie de se rapprocher d'elle. Ce sentiment avait quelque chose d'un peu ridicule pour un inspecteur de quarante-huit ans chevronné comme lui. Il se mit à dodeliner de sa grosse tête.

La route était de plus en plus défoncée et le camion serpentait comme un ver de terre. Il finit par rester bloqué derrière une longue file de véhicules arrêtés. La femme chauffeur relâcha la pression de son pied, coupa le contact, ôta ses gants avec lesquels elle cingla le volant, puis elle lança, en lui jetant un regard peu amène :

– Encore heureux que j'aie pas de marmot dans le ventre !

Un peu troublé, il abonda dans son sens :

– Ça ferait longtemps qu'il serait sorti, avec toutes ces secousses !

– Je ne l'aurais jamais laissé sortir, reprit-elle sérieusement, un gosse, ça vaut deux mille yuans.

Ayant prononcé ces paroles, elle le fixa avec dans les yeux une expression presque provocatrice, même si, par son attitude générale, elle semblait attendre une réponse. Ding Gou'er se sentit troublé après cet échange de phrases triviales, son esprit lui semblait telle une pomme de terre hérissée de germes bleutés qui roulait tout naturellement vers le panier de la femme. Le mystère et la gravité du sexe s'estompaient rapidement, la distance entre eux était soudain réduite. Il ressentait à la fois dégoût et crainte. Sur ses gardes, il l'observa. Elle tordait encore les coins de sa bouche, ce qui le mit mal à l'aise. Il avait l'impression que cette femme arborait volontairement une expression réservée, sans intérêt et superficielle, ne méritant absolument pas son attention. Il dit alors :

– Tu as déjà été enceinte ?

Toute parole de transition avait été abandonnée, comme s'il avait déjà parcouru la moitié du chemin, mais elle encaissa le coup et dit sur un ton presque impudent :

– J'ai un problème, à cause du sol salin et alcalin.

« Malgré les lourdes responsabilités qui reposent sur ses épaules, un bon inspecteur ne peut pas opposer les femmes et

ses lourdes responsabilités, elles en font partie. » Cette phrase célèbre qui circulait parmi ses collègues lui revint soudain à l'esprit ; une envie de se laisser aller lui vrillait le cœur comme un insecte. Il sortit de sa poche une petite gourde, retira le bouchon en caoutchouc et but une gorgée. Puis il la passa à la femme :

– Je suis agronome, expert dans l'amendement des sols.

Elle appuya de la paume de la main sur le klaxon, qui émit un son grave et doux. Devant eux, debout au bord de la route, le chauffeur d'un camion Fleuve-Jaune lui lança un regard noir. Ding Gou'er perçut sa colère à travers les lunettes de soleil qui lançaient des éclairs blancs. Elle prit la gourde et la renifla, comme si elle voulait juger de la qualité de son contenu. Puis, le cou dressé, elle la vida d'un trait. Il eut envie de la féliciter pour ses capacités de buveuse, mais il se retint en pensant que, dans la ville de Jiuguo¹, cela n'avait aucun sens. S'essuyant les lèvres, il examina attentivement celles de la femme, charnues et encore luisantes d'alcool, et déclara de la manière la plus rustre :

– Je vais t'embrasser.

Le visage de la femme s'empourpra et, d'une voix haut perchée, comme si elle se querellait, elle cria :

– Je t'embrasse, mon cul !

Ding Gou'er sursauta et détourna son regard de la cabine. Le chauffeur du camion Fleuve-Jaune était remonté dans son engin ; devant eux s'étendait une longue file de véhicules, derrière venaient un camion tractant une remorque puis une charrette tirée par un âne avec un pompon rouge sur le front. De petits arbres tordus et un fossé rempli de mauvaises herbes imprégnées de poussière noire bordaient la route. Au-delà s'étendaient les champs desséchés du plein automne. La paille jaune et grise, souvenir de la moisson, se soulevait par intermittence au gré du vent, sans joie ni tristesse. C'était le milieu de la matinée. En face d'eux se dressaient d'immenses terrils d'où s'élevaient des fumées jaunâtres. A l'entrée des puits de mine, les élévateurs tournaient avec légèreté. Il ne voyait que

1. En chinois : le pays de l'alcool. *[Toutes les notes sont des traducteurs.]*

la moitié d'une roue, l'autre était masquée par le camion Fleuve-Jaune.

Elle répéta plusieurs fois la phrase qui avait surpris Ding Gou'er, mais son corps s'était figé. Du doigt, il pressa doucement la poitrine de la femme. Aussitôt, elle se tendit vers lui et, prenant sa tête entre ses petites mains glacées, elle appuya sa bouche sur la sienne. Ses lèvres étaient froides, molles, sans un brin d'élasticité ; elles étaient étranges, comme de la ouate. N'y trouvant ni goût ni intérêt, il la repoussa. Mais tel un jeune coq plein de combativité, elle n'eut de cesse de se jeter sur lui de tout son corps. Incapable de résister à cet assaut, Ding Gou'er ne savait plus où donner de la tête. Il finit par l'obliger à se calmer, contraint de recourir aux procédés dont on use d'ordinaire pour venir à bout des malfaiteurs.

Ils étaient tous deux assis dans le camion, essoufflés. Pour vaincre sa résistance, l'inspecteur lui avait fermement enserré les poignets. Alors qu'elle se débattait, débordante d'énergie, son corps ondulait comme un ressort ou une lame d'acier, et sa bouche émettait un mugissement, tout à fait comme un veau donnant de la tête. La scène était charmante et Ding Gou'er ne put se retenir de rire.

– De quoi ris-tu ? demanda-t-elle soudain.

Ding Gou'er lâcha ses mains et sortit de sa poche une carte de visite :

– Ma brave fille, je dois y aller. Si tu penses à moi, viens me voir à l'adresse indiquée sur cette carte. Surtout, garde bien le secret !

La femme le dévisagea, puis elle baissa la tête pour lire la carte et le regarda de nouveau à la manière d'un inspecteur de police détaillant le passeport d'un voyageur en transit à un poste frontière.

Ding Gou'er donna une chiquenaude sur le nez de la jeune femme, prit sous son bras son porte-documents et ouvrit la portière. Il la salua d'un : « Au revoir, ma petite, j'ai des engrais de première qualité pour amender les sols salins et alcalins. » Alors que son corps était déjà à moitié sorti du camion, la jeune femme le retint par le pan de sa veste.

Découvrant dans ses yeux de la crainte mêlée à de la curiosité, il réalisa soudain qu'elle avait l'air très jeune, peut-être n'était-elle pas mariée et n'avait-elle jamais été touchée par un homme. Elle était aussi pitoyable qu'adorable.

Il lui caressa le dos de la main et dit avec le plus grand sérieux :

– Jeune fille, je pourrais être ton oncle.

– Vous m'avez menti. Vous m'avez dit que vous apparteniez à la station de gestion des véhicules.

– C'est pareil, non ? dit-il en riant.

– Vous êtes un espion !

– Oui, on peut dire ça.

– Si j'avais su que vous étiez un espion, je ne vous aurais pas emmené.

Ding Gou'er sortit un paquet de cigarettes qu'il lança vers sa poitrine :

– Allez, dit-il, ne sois pas fâchée.

Elle jeta sa gourde dans le fossé en disant :

– Boire dans cette petite gourde, c'est nul !

Ding Gou'er sauta du véhicule et claqua la portière, puis il s'éloigna en longeant le bord de la route. Il entendit la jeune femme s'écrier :

– Hé, l'espion, tu sais pourquoi la route qui mène à la mine est en aussi mauvais état ?

Il se retourna et vit sa tête penchée à la portière, mais il se contenta de rire un peu, sans répondre.

Telle une fleur de houblon, le visage de la femme resta gravé une minute dans l'esprit de l'inspecteur, puis, comme la mousse d'un verre de bière, il se dissipa lentement dans un fin pétilllement. Long boyau sinueux, la route étroite était bloquée par toutes sortes de véhicules, de toutes les couleurs : camions, tracteurs, charrettes tirées par un cheval, chars à bœufs, s'étirant comme une file de monstres à la queue leu leu. Certains avaient coupé leur moteur, d'autres le laissaient tourner. Dressés vers le ciel, les pots d'échappement des tracteurs crachaient des

volutes de fumée bleu pâle. L'odeur de l'essence et du gas-oil en perpétuelle combustion, mêlée à celle des bœufs, des chevaux et des ânes, alourdissait l'atmosphère. Ding Gou'er était tantôt obligé de frôler la carrosserie des véhicules, tantôt de heurter de ses épaules les branches des petits arbres. Dans la plupart des cabines des camions, les chauffeurs buvaient. Il se rappela avec étonnement le règlement interdisant de conduire après avoir absorbé de l'alcool. Pourtant, ici, tous les chauffeurs buvaient. L'interdiction avait dû être supprimée. En levant la tête, il distinguait les deux tiers des immenses structures métalliques supportant les élévateurs de la mine.

Ceux-ci tournaient sans fin, déroulant des câbles d'acier gris argenté. La rouille, ou la peinture, qui recouvrait leurs montants luisait sous le soleil d'un éclat rouge sombre. Une couleur sale. Les énormes poulies étaient noires. Tendus à l'infini, les câbles diffusaient une lumière argentée qui effrayait, même si elle n'éblouissait pas. Tandis que les yeux percevaient couleur et lumière, les oreilles s'emplissaient du ronflement des poulies qui tournaient, du grincement des câbles et du grondement des explosions souterraines.

Près de la mine s'étendait une place ovale, bordée de pins pagodes. Elle était encombrée de véhicules attendant de charger le charbon. Un âne gris, le corps couvert de poussière, enfouissait sa tête dans les aiguilles de pin pour les manger ou se gratter. Des hommes, la tête entourée d'une serviette, une ficelle de corde nouée à la taille, les vêtements en loques et le visage noir, se pressaient sur une charrette. Le cheval mangeait de l'herbe dans un panier, mais eux se passaient une grosse bouteille violette à laquelle ils buvaient à tour de rôle. Ils avaient l'air d'y prendre grand plaisir. Ding Gou'er n'était pas un gros buveur, mais il aimait cela. Il était à peu près capable de juger de la valeur d'un alcool, et comme celui-ci dégageait une odeur particulièrement forte, il savait que la grosse bouteille ne devait pas contenir une boisson de première qualité. A l'allure des buveurs, il estima que c'étaient des paysans de la banlieue de Jiuguo.

Lorsqu'il dépassa la tête du cheval, il entendit un des gars de la campagne l'interpeller d'une voix rauque :

– Camarade, c'est quelle heure à ta montre ?

Il répondit en regardant son poignet. Le jeune paysan qui avait posé la question avait les yeux injectés de sang. Son visage était repoussant. Sentant son cœur battre plus fort, Ding Gou'er pressa le pas.

Dans son dos, le paysan jurait :

– Dis-leur de se dépêcher d'ouvrir, à ces porcs qui mangent du riz blanc.

Bien que quelque chose dans les invectives du jeune homme provoquât un certain malaise chez Ding Gou'er, celui-ci était forcé d'admettre qu'elles n'étaient pas sans fondement. Il était déjà dix heures et quart, mais les lourdes grilles en fer de la mine de charbon restaient closes. L'énorme cadenas accroché à la serrure ressemblait à une grosse tortue à carapace noire. « Produire dans la sécurité et célébrer le 1^{er} Mai. » Les huit caractères de l'inscription d'un rose passé étaient sertis dans des plaques de fer rondes soudées sur les grilles, sans doute depuis très longtemps. Le soleil d'automne était chaud. Un soleil radieux. La lumière donnait un éclat neuf aux objets. Le mur de brique grise de la hauteur d'un homme ondulait comme un long dragon en épousant les formes du terrain. A côté de l'entrée principale, une petite porte était entrebâillée, et un gros chien-loup jaune à l'air harassé était couché en travers. Une libellule voletait au-dessus de sa tête.

Lorsque Ding Gou'er voulut pousser la petite porte, le chien s'élança vers lui. Son museau humide faillit heurter le dos de sa main. Plus exactement, il l'effleura. Ding Gou'er sentit la fraîcheur du museau qui lui rappela la peau d'une seiche ou d'un litchi. Le chien s'écarta en aboyant furieusement et alla se réfugier dans l'ombre de la loge du gardien, se fondant dans une touffe d'iris. Il continua à gronder en agitant sa tête rectangulaire.

Ding Gou'er tira le loquet et poussa la petite porte, puis il entra, collant son dos au froid vantail de fer. Il regarda le chien avec étonnement, puis il contempla sa main. Elle était maigre,

ses os saillaient et dans ses veines noires on voyait circuler un sang qui transportait déjà de l'alcool. Elle n'est pas chargée d'électricité, je n'ai aucun pouvoir spécial, pourquoi t'es-tu enfui à peine l'as-tu touchée du museau ?

Le contenu d'une cuvette d'eau bien chaude, destinée à la toilette du visage, vola dans les airs. Cascade aux mille couleurs. Arc-en-ciel inachevé. Bulles d'eau et soleil. Espoir. Après que l'eau fut entrée dans son cou, Ding Gou'er éprouva une sensation de fraîcheur. Puis ses yeux le piquèrent, et dans sa bouche se répandit une saveur salée et parfumée, le goût de la crasse accumulée sur un visage, la substance essentielle qui remplit les rides. A cet instant, l'inspecteur avait totalement oublié la jeune femme du camion. De même que les lèvres semblables à de la ouate. Puis la femme, tenant à la main sa carte de visite, lui apparut, comme dans un lointain paysage de montagne perdu dans le brouillard. Fils de chien !

– Fils de chien ! T'en as marre de la vie ?

Le gardien, la cuvette à la main, jurait furieusement en frappant le sol du pied. Ding Gou'er comprit aussitôt qu'il en avait après lui. Il s'ébroua pour faire tomber les gouttes de ses cheveux, s'essuya le cou, cracha, cligna ses paupières, fusillant l'homme du regard. Il vit deux yeux de taille inégale, noirs comme du charbon, stupides et totalement amorphes, un nez rond et rouge comme une azerole, et deux solides rangées de dents entre des lèvres sombres. Un courant chaud s'insinua dans son cerveau, tel un serpent, telle une galerie de ver de terre. La colère commençait à monter, comme le bout d'une allumette qui s'embrase soudain. Sa cervelle était chauffée à blanc, on aurait dit du charbon dans un fourneau, des éclairs et du tonnerre, sa face était diaphane, dans sa poitrine enflait un sentiment de bravoure.

Les cheveux noirs du gardien se dressaient sur sa tête comme des poils de chien, nul doute qu'il était effrayé par la mine de Ding Gou'er. Celui-ci fixait les poils qui dépassaient des narines de l'homme comme la queue d'une hirondelle. Une méchante hirondelle noire s'était dissimulée dans la cavité de cette tête, elle y avait bâti son nid et pondu des œufs qui avaient éclos. Il

visa l'hirondelle, appuya sur la détente. Appuya sur la détente. Appuya.

Pan – pan – pan !

Trois coups de feu secs claquèrent dans la tranquillité de l'entrée de la mine de Luoshan, faisant taire les aboiements du chien jaune et attirant l'attention des paysans. Les chauffeurs sautèrent de leur cabine, les aiguilles de pin blessèrent l'âne au museau et, après un instant de stupeur, la foule accourut sur les lieux. A dix heures trente-cinq minutes, le gardien de la mine de Luoshan tombait à terre en se protégeant la tête des deux mains, le corps pris de convulsions.

Droit comme un pin pagode, souriant doucement, son pistolet blanc comme neige à la main, Ding Gou'er restait planté là. Du canon de l'arme sortait une fumée bleuâtre qui montait en volutes au-dessus de lui.

La foule se pressait à la grille et regardait, effarée. Au bout d'un moment qui parut très long, une voix suraiguë hurla :

– Il l'a tué ! Il a tué le gardien, le vieux Lü.

Ding Gou'er, pin pagode, bleu-noir.

– Ce vieux chien a fini d'emmerder le monde !

– Il n'y a qu'à le vendre au département des spécialités de l'Institut de cuisine !

– On ne peut pas, c'est impossible à faire cuire ces vieux chiens !

– Ce qu'ils veulent là-bas, ce sont des gros bébés bien tendres à la peau blanche !

Ding Gou'er lança dans les airs son pistolet qui scintilla comme un miroir en argent. Puis il le rattrapa et le mit au milieu de la paume de sa main pour le présenter aux hommes agglutinés devant la grille. Le pistolet était fin et délicat, orné de jolis motifs dorés. Il avait la forme d'un revolver.

– Mes amis, ne faites pas tant d'histoires, déclara-t-il en riant, c'est un jouet, un jouet d'enfant !

Il appuya sur un bouton, ouvrit le pistolet en deux et en extirpa un petit disque denté en plastique rouge foncé qu'il fit admirer à la foule. Entre chaque dent était disposée une amorce grosse comme une graine de soja. Il expliqua :

– Quand on appuie sur la détente, le disque tourne et l'amorce explose, c'est un jouet, on peut bien sûr l'utiliser sur scène, dans la main d'un acteur c'est un petit accessoire, on l'achète dans n'importe quel grand magasin.

Tout en parlant, il avait remis le disque d'amorces dans le barillet, refermé le pistolet et appuyé sur la détente.

Pan !

Il avait tout l'air d'un représentant de commerce vantant son article.

– Si vous ne me croyez pas, regardez donc.

Il abaissa le canon du pistolet vers la manche de sa veste et appuya sur la gâchette.

Pan !

– C'est Wang Lianju ! s'exclama un chauffeur qui avait vu l'opéra modèle révolutionnaire *Le Fanal rouge*.

– Ce n'est pas un vrai pistolet, dit Ding Gou'er en levant le bras. Regardez, si c'était un vrai, mon bras aurait été transpercé depuis longtemps, non ?

Il y avait une tache jaunâtre sur sa manche et une odeur piquante de poudre se répandait dans la lumière du soleil.

Ding Gou'er remit le pistolet dans sa poche et alla donner un coup de pied au gardien couché à terre :

– Debout, mon vieux, ne fais pas semblant.

Le gardien se releva en continuant à se protéger la tête des deux mains. Il avait le teint cireux, comme un gâteau de Nouvel An de qualité supérieure.

– Je n'avais pas envie de te tuer, dit Ding Gou'er. Je voulais te faire peur. Il ne faut pas abuser de ton pouvoir. Il est dix heures passées, tu aurais dû ouvrir la porte depuis longtemps !

Le gardien abaissa une de ses mains qu'il observa en la portant à hauteur de ses yeux. Puis, incrédule, il se frotta la tête et regarda de nouveau sa main. Effectivement, il ne saignait pas. Il poussa un profond soupir, comme s'il venait d'échapper à la mort, et finit par demander, encore sous le coup de la peur :

– Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Ding Gou'er répondit en ricanant sournoisement :

– Je suis le nouveau directeur de la mine envoyé par la municipalité !

Le gardien se précipita dans sa loge pour s'emparer d'une grosse clé dorée avec laquelle il ouvrit la porte en fer dans un grand fracas. A l'extérieur, les hommes regagnaient leurs camions en courant et, quelques minutes plus tard, le rugissement des moteurs faisait trembler la chaussée.

Le flot puissant des véhicules passa lentement mais impétueusement la porte ; ils se heurtaient les uns les autres dans un fracas assourdissant. L'inspecteur s'écarta vivement pour contempler cet énorme insecte repoussant, avec ses membres multiples, qui se tordait sur le sol. A ce spectacle, il fut soudain pris d'une fureur indicible qui lui provoqua un spasme de l'anus. Des vaisseaux sanguins se dilatèrent violemment dans cette partie de son corps, provoquant la douleur. Il savait qu'une nouvelle crise d'hémorroïdes était sur le point de se déclencher. Cette enquête allait se dérouler dans la souffrance, comme par le passé. En pensant à cela, sa colère s'apaisa quelque peu. Il ne pourrait échapper à rien, ni au désordre, ni aux hémorroïdes, la sacro-sainte solution de l'énigme restait à découvrir. Quelle était-elle, cette fois-ci ?

Le gardien arborait un sourire forcé, hochant la tête et faisant force courbettes.

– Je vous prie, chef, de bien vouloir venir vous asseoir dans la loge.

Selon son vieux principe d'enquête préconisant d'avancer en se fiant à son cheval, Ding Gou'er pénétra dans la loge à la suite du gardien.

Une vaste pièce. Un lit. Une couverture noire. Deux thermos métalliques. Un énorme poêle. Un tas de boulets de charbon gros comme une tête de chien, d'un noir luisant. Accrochée au mur, une estampe de Nouvel An représentant un bébé de sexe masculin tenant à la main une pêche de longévité, débordant de vie, son corps rose tout nu, riant de sa petite bouche, son joli petit zizi rose comme une chrysalide de ver à soie. Ding Gou'er tressaillit, ce qui provoqua une nouvelle contraction de son anus.

Dans la pièce, la chaleur était insupportable. Un feu violent

ronflait dans le poêle et faisait rougir le conduit de cheminée. La chaleur s'élevait en volutes, soulevant des particules de poussière qui flottaient dans l'air. Son corps se mit à le démanger et son nez à le piquer.

– Vous avez froid, chef ? demanda le gardien en le regardant avec obséquiosité.

– Il fait trop froid, oui, c'est ça ! répondit-il, furieux.

– Ne vous en faites pas, je vais remettre du bon charbon..., marmonna le gardien qui tira de sous son lit une hachette au manche rouge, bien affilée.

Par un réflexe conditionné, l'inspecteur se frotta les reins. Il observait le gardien voûté qui s'approchait du poêle et s'accroupissait. Prenant dans une main un morceau de charbon luisant, de la forme d'un oreiller, il le fendit en deux d'un coup de hachette. L'entaille était nette et brillante comme du mercure. En quelques coups, le charbon fut réduit en petits morceaux. Le gardien ouvrit le poêle d'où jaillirent des flammes vrombissantes. L'inspecteur transpirait de tout son corps, tandis que le gardien bourrait le poêle. Il dit, comme pour s'excuser :

– Il va prendre dans un instant, notre charbon est tendre ici, il prend facilement, il faut en remettre souvent...

Ding Gou'er défit le bouton de son col et essuya avec sa casquette la sueur sur son front. Il demanda :

– Pourquoi allumer le poêle dès le mois de septembre ?

– Il fait froid, chef, très froid..., répondit le gardien en tremblant. Il fait froid... et on a beaucoup de charbon, grâce à la mine.

Le gardien avait un visage tout sec, comme un petit pain carbonisé. Ding Gou'er n'eut pas envie de continuer à le terroriser.

– Je ne suis pas le directeur de la mine, dit-il, rassure-toi. Je suis venu pour affaires.

Sur le mur, le bébé de sexe masculin riait à gorge déployée, rayonnant de vie. Ding Gou'er plissa les yeux pour l'observer. Brandissant sa hache, le gardien s'écria :

– Tu te fais passer pour le directeur, tu tires sur moi, allez ouste, suis-moi à la sécurité !

Après les trois verres, Mo Yan sentit sa tête tourner terriblement.

L'assistance le pressa de chanter.

Mo Yan sentait que sa bouche était pâteuse, que ses lèvres et sa langue se gênaient mutuellement.

– Monsieur l'écrivain, déclara le directeur adjoint Jin, si vous chantez, ne serait-ce qu'un morceau, je boirai un « sous-marin » pour vous faire voir.

Mo Yan s'exécuta d'une voix horrible et sur une mélodie tout aussi épouvantable.

Quand il eut terminé, tous crièrent bravo.

– Bon, je vais boire un « sous-marin », dit le directeur adjoint Jin.

Il se servit un grand verre de bière et un petit verre d'alcool blanc, posa le verre d'alcool dans le verre de bière et leva ce dernier pour vider les deux à la fois.

A cet instant, une femme entra dans la salle à manger en parlant et riant très fort :

– Ah ah, cria-t-elle, un écrivain ? Laissez-moi boire trois verres à sa santé !

Li Yidou glissa doucement à Mo Yan :

– C'est le maire adjoint Wang, une grande buveuse !

Mo Yan regarda s'avancer le maire adjoint Wang, avec son visage carré, pâle et tendre, ses yeux lançant des ondes telle une rivière d'automne, vêtue avec élégance, on eût dit une femme illustre de la dynastie Han ou Tang.

*Septembre 1989-février 1992
Pékin-Gaomi*

REALISATION : I.G.S. CHARENTE-PHOTOGRAVURE A L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTREE
DEPOT LEGAL : MARS 2000. N° 29373-2 (XXXX)